

ÉCRITS MARIVERAINS 2019



Page couverture : *Oeuvre* de Gontran Lachance :

« **Parc nature Domaine Taschereau 2** »

Proclamée « **Premier Prix** » lors de l'exposition collective Perceptions XVIII, en 2018

ISBN-978-2-9810768-0-9

Table des matières

Carnet d'un passager clandestin.....	7
Cascade	11
Entré dans le monde du 3 ^e âge	14
Épousailles d'antan	17
Les deux chandelles éteintes	21
Les grandes marées.....	24
L'hiver.....	27
Merveilleux	29
Mot.....	31
Rouge, jaune, bleu.....	33

Carnet d'un passager clandestin

Critique sociale

Papiers fuckés, formulaires alambiqués, information embrouillée, confidentialité ubiquitaire, déresponsabilisation généralisée, c'est nous!

Intolérance et ignorance sont deux petites cousines qui se fréquentent beaucoup. Parfois elles invitent leur copain fanatisme à les joindre.

Cartes de crédit, cartes de débit, à quand les cartes de dédit. Tous les politiciens de la planète s'en procureraient une immédiatement.

J'entends un cri de détresse. La jeune femme handicapée est tombée, elle ne parvient pas à remonter seule sur son fauteuil. Chienne de vie.

Le cerf brame, le tigre feule, le chameau blatère, le serpent siffle, la pie jacasse, l'ours grogne, le mouton bêle et le politicien ment.

L'étiquetage des produits contenant des OGM est trop compliqué pour notre gouvernement. Soigner des cancers est plus simple?

On a congédié Lina. Par hasard elle était immigrée, enceinte et épuisée par les heures supplémentaires non rémunérées qu'elle avait faites.

Lumina a 92 ans, elle survit plutôt mal que bien au CHSLD. Elle mange mou et ne se rappelle plus les jours de la semaine. Chienne de vie.

Éducation

L'école québécoise prépare les enfants d'aujourd'hui au monde de demain en utilisant des concepts et des méthodes qui datent d'avant-hier.

Penser l'école du XXI^e siècle, c'est concevoir une institution capable de former des citoyens à la fois critiques et respectueux.

L'amour des mots

Qu'écrirai-je? Ode, épigramme, diatribe, élégie, dithyrambe, apologie, satire, louange, panégyrique, sonnet? Non, un twit fera l'affaire.

Épizootie, épiculture, épiscopale, épidermique, épiscopal, épisodique, épithète, épiphanie, épilation, épilepsie, épidémie, épicerie, epiquoi?

La semaine des quatre jeudis, une utopie. La semaine des quatre lundis, une tragédie. La semaine des quatre samedis, le paradis!

Ariane file un bien mauvais coton, elle tisse une vie qui se défile sur une trame de fond où elle fait la navette entre deux métiers.

Philosophie

Et si la vérité n'était qu'un objet formel auquel la pensée logique aboutit nécessairement lorsqu'elle évite les pièges de la sophistique?

Le temps, facétieux ami, aime jouer des tours. Il nous laisse croire qu'il est éternel et nous attend au détour avec une brique et un fanal.

Ma liberté est une maîtresse exigeante, elle m'oblige à être créatif, à toujours regarder en avant. Qu'attendre d'autre d'une maîtresse?

J'ai pardonné aux mous, aux jaloux, aux bêtes, aux fortes têtes, aux envieux, aux orgueilleux. Surtout, je me suis pardonné.

Ma vie est comme un dessert que je savoure à la petite cuiller sur une terrasse par un extraordinaire après-midi d'été.

Poésie

Léa-Kim marche sur la plage blanche. Elle laisse le vent la caresser doucement. Elle observe les nuages en silence. Petit moment d'éternité.

Athénaïs aime les gouttes de rosée sur les pétales de rose, elle vit dans un monde lointain, tout fait de pureté. Athénaïs tutoie les anges.

Cadavres de fleurs sur un ruisseau gelé, lumière hachurée par l'ombre des arbres dénudés, un cardinal se demande ce qui est advenu de l'été.

Les mots descendaient du ciel tout doucement vers la page blanche. L'auteur n'était que l'élément conducteur, un lien entre deux infinis.

Elzire dort au cimetière, elle a emporté avec elle son phonographe, ses images saintes, ses robes noires et tout son XIX^e siècle.

Sur la plage rouge, nous marchons au lever du jour. Les étoiles, témoins de notre bonheur, nous font des clins d'œil complices.

Tanya erre dans la rosée du matin, deux chevaux blancs s'approchent et viennent lui raconter leur amour. Tanya les caresse et fraternise.

Quotidien

La mémoire de mon ordinateur est saturée, la mienne n'est guère mieux. Par moments j'accumule, j'archive, je lague et je quitte inopinément.

Il fait nuit. Je ne dors pas. J'ai des idées noires. La lune est blanche. J'ai faim. Un verre de lait, deux biscuits. Ouf! Je reprends vie.

Religion

Jésus : un Christ de bon gars. Il est présent en hostie. Il a souffert en calvaire. Problème de foi ou de vocabulaire ?

François d'Assise parlait aux oiseaux. Le pape François essaie de parler aux hommes et aux femmes du XXI^e siècle. Encore plus difficile.

Séduction

Le cliquetis des talons aiguille d'Alexandra sur le marbre mordoré de l'officine me perce les oreilles et attire mon regard bien malgré moi.

Le selfie de Cloé, à demi nue devant son téléphone intelligent, a été téléchargé plus de dix mille fois en trois jours. C'est le sexe viral.

Encarnation a conservé un petit accent qui fait la moitié de son charme. Ses yeux noirs, ses dents blanches et son sourire font le reste.

Alexandra portait une mini camisole fuchsia toute bariolée qui la faisait ressembler à un immense code-barre. J'aurais bien aimé la scanner.

OK, c'est vrai elle est danseuse. Elle m'a juré qu'elle arrêterait de boire et que la coke, c'était terminé. Elle n'a qu'une parole. Bye bye!

Latex, silicone, patchouli, talons aiguille, lentilles colorées, teintures, botox, tatous et maquillage; tout sonne faux Alexandra.

J'entends ses talons claquer, j'aperçois ses jambes, sa jupe ultra courte, ses seins conquérants et sa chevelure flottante. Elle est à moi.

Vie

Aujourd'hui, j'ai acheté des fleurs, comme ça, pour rien. Simplement pour m'entourer de beauté, pour dire merci, pour dire je t'aime.

Épeautre, seigle et blé entier. Hélène cuit son pain au levain à tous les jours. Hélène fabrique du bonheur avec ses deux mains et son cœur.

J'adore tes cheveux blancs, tes petites rides joyeuses, tes mains qui savent encore caresser et tes grands yeux calmes comme un lac la nuit.

Voyages

La Provence appartient aux oliviers, aux vignes et aux chèvres, les hommes et les femmes ne sont là, que par accident, pour en prendre soin.

Coupés de la télé, du journal, de la radio et d'Internet pendant quinze jours. Branchés sur la garrigue, la découverte et l'émerveillement.

Cuba n'est pas une île, Cuba est un mode de vie, une façon d'être entre la mer et le ciel. Cuba vit libre, ivre de musique et de rhum.

Raymond Beudet

et te déportes encore
ton flot déchaîné sautant la digue
 ta gigue effrénée par monts et par vaux
puis soudain épuisée
 fourbue essoufflée te voilà au lit
 bientôt sereine accueillante de chaleur nimbée
charmeuse je reviens te visiter te caresser te goûter
 chante avec moi le doux temps revenu.

Michel Grant

Entré dans le monde du 3^e âge

Notre seul adversaire c'est le temps qui coule à flots. La vie nous fait changer de route. Avec ma famille, en prenant soin de mon mari avec une santé déficiente, cela nous apporte à changer le décor de notre demeure pour celui des hôpitaux. Il nous a fallu apprendre à vivre un jour à la fois, si c'était trop, on devait prendre une minute à la fois. Avoir le courage de vivre différemment et surtout accepter cette différence dans notre vie quotidienne. Ce n'était pas toujours facile. Quand on apprend à danser la valse, c'est un pas à la fois en y mettant du rythme, la vie y ressemble.

Un évènement vient bouleverser notre quotidien, sans crier garde en 1987 lorsque mon mari était âgé d'une cinquantaine d'années. Mon mari attendait que je me réveille, en me disant qu'il avait une douleur au bras. Son médecin traitant était de garde, ambulance et hospitalisation à Lévis, il a subi un infarctus en règle. La vie c'est une nouvelle aventure du 3^e âge. Je réalise que la vie va très vite, très lente et courte en même temps. Il ne faut qu'une minute pour changer le cours de notre vie.

Voici une autre période où il fut difficile de vivre sereinement. Depuis quelques années, la santé de mon mari se dégradait tout doucement : rendez-vous avec des spécialistes pour le cœur, l'embonpoint, le cholestérol. Les années passent sans trop penser à ce qu'il peut arriver dans l'avenir. Voilà qu'une autre surprise arrive avec des résultats de prises de sang: ses reins commencent à se détériorer! En 2004, mon mari ne filant pas bien a été consulter son médecin, c'est alors que nous commençons des visites à l'Hôtel-Dieu de Québec aux deux mois pour un suivi médical très sévère.

Un matin au-dehors, le soleil brille, joyeux dans un ciel bleu. Par la fenêtre, je regarde le spectacle de la nature. Personne ne répondra à mes questionnements. Comment je vais combiner le travail de préposée et les rendez-vous médicaux? J'ai toujours été présente aux rendez-vous durant sept ans. Mon mari avait une diète très sévère, pour éloigner le plus possible la dialyse. Il a eu quelques années de stabilité, mais voilà qu'en 2010 la maladie progresse à nouveau. Les rencontres de médecins et travailleurs sociaux se multiplient.

En 2011, la clinique de dialyse de Lévis lui offre une préparation à long terme pour subir de la dialyse trois fois par semaine, je n'ai manqué aucun rendez-vous durant toutes ces années. Les dernières rencontres furent pour lui expliquer comment fonctionnait la dialyse à l'hôpital ou à la maison, car sa capacité physique diminuait à vue d'œil.

Mon mari a été hospitalisé durant 33 jours, du 2 avril au 5 mai 2015. J'étais présente du matin au soir, je lui ai rendu visite 28 fois, personne ne peut me reprocher quoi ce soit. Il a eu quelques périodes de retour aux soins intensifs intermédiaires. Un après-midi, j'ai eu la surprise de recevoir cinq personnes m'annoncer qu'ils lui donneraient des soins palliatifs. Je venais de comprendre que tout était fini et qu'il serait transféré en transport adapté à Sainte-Marie, dans une chambre de la Fondation Crépuscule au CHSLD, Je peux exprimer que c'est très douloureux émotionnellement de ne pas savoir si c'est la dernière fois que je lui rendais visite.

En juin, c'était à mon tour d'être hospitalisée une journée et une nuit. Quand Gabriel m'a retrouvée, il a pleuré de joie de me voir assez en forme. Moi aussi j'ai pleuré parce que j'allais mieux et que nous savions tous deux qu'il allait quitter sa famille.

Dans un nouveau décor, il a reçu beaucoup de visite d'amis et la parenté. Il prenait du mieux, car il mangeait davantage ce qui lui donnait de l'énergie. Les infirmières et médecins étaient très présents. Une infirmière en particulier travaillait les fins de semaine en soirée, quand elle arrivait Gabriel le savait quand elle frappait à la porte 3 à 4 coups sur la porte et disait y-a-t-il quelqu'un ici? Gabriel était heureux de la voir, car elle le faisait rire, moi je l'appelais le clown. Elle disait : Il a assez d'être malade, pas besoin d'avoir une infirmière sans le sourire. Elle avait toujours le sourire. Quand il faisait des gestes qui n'étaient pas appropriés, cette infirmière disait : On ne le dit pas à maman ce qui est arrivé! Il riait toujours. Et je finissais par tout savoir ce qui s'était passé.

Gabriel a exprimé le désir de revenir à la maison alors une personne du C.L.S.C. venait deux fois semaine pour les bains, et l'infirmière et le médecin faisaient un suivi. Les semaines suivantes, ce fut la danse des bénévoles, ce qui me permettait de me reposer, moins d'inquiétude et de stress. Le calendrier était très bien rempli à savoir qui était planifié pour venir jaser avec lui. Quand la personne est malade, il y a toujours un aidant naturel, cette personne est toujours dans une inquiétude constante, c'est 24 heures sur 7. Je sais que je me suis fait juger par certains, car je me faisais remplacer auprès de mon mari. Avant j'accompagnais des gens en fin de vie, maintenant je ne suis pas capable d'être présente comme les gens voudraient que je le sois. Les personnes qui m'ont jugée un jour seront peut-être une personne aidante auprès d'une personne de leur famille. Elles vont comprendre que cela n'est pas facile d'être toujours présente 24 sur 7. Quand j'accompagnais les personnes en fin de vie, je n'étais pas impliquée émotionnellement. Dans une journée il y a 24 heures, je prenais congé de 3 à 4 heures, il me restait 20 heures par jour à être avec mon mari.

Au début de décembre 2015, j'étais épuisée alors Lynda prend la relève pour rester avec son père pendant ses jours de congé. J'ai dû être hospitalisée à Lévis à l'unité de soins coronariens. J'avais aussi besoin de repos. J'ai engagé une femme, en plus des bénévoles. Son aide a été précieuse.

Malgré la maladie, mon mari trouvait encore la force de faire des farces qui nous faisaient rire. Livrée à mes crayons, j'ai eu un instant de panique de la page blanche. Je me demandais par quoi commencer? De temps en temps, j'étais sceptique, je suis critique de mes écrits. La vie se révélait juste et belle malgré mes difficultés à accepter les événements. À partir d'aujourd'hui, je pouvais me permettre d'avoir ce que je désirerais dans la vie.

Depuis trois ans qu'il est décédé, je suis encore dans mon questionnement : est-ce que j'ai bien fait? Il y a des jours où c'est comme hier... Qu'est-ce que je peux faire pour moi? Je peux dire que ma santé s'améliore, je continue à danser avec mes limites physiques. L'écriture a été un bon exutoire, elle m'a permis de réaliser que je ne pouvais pas en faire plus. Pour moi, ce fut un temps d'arrêt pour réfléchir, pour trouver un sens à ma vie. Je devais avancer, retrouver un désir de vivre, me motiver d'une autre façon, et demander ce dont j'avais besoin pour aimer la vie. Je devais trouver une nouvelle liberté de pensée. Comment savoir sur quelle porte frapper

et s'ouvrir sur quoi? Je crois que la vie m'a fait rencontrer un danseur qui aime danser autant que moi.

Je suis encore fragile dans mes émotions, cette année fut une année difficile. Il y a eu beaucoup de décès dans la famille, amis, connaissances. J'ai dû faire un arrêt de deux mois de réflexion pendant la dernière année sur la perte des êtres chers. Cela m'a permis de me mettre en contact avec le silence intérieur. Sachez que tout ce qui arrive en cette vie a un but. Je croyais être seule, sur cette terre, à vivre avec autant d'intensité. Vivons-nous dans le même monde? J'ai dû composer avec ce que je suis maintenant pour faire face aux événements de la vie...

Je suis devenue une femme plus sereine, en apprenant à prendre soin de ma santé.

Louiselle Lagrange

Épousailles d'antan

Février régnait.

Dans quelques mois à peine, la terre, sous l'action des chauds rayons du soleil, allait de nouveau offrir ses fruits à ceux qui l'ensemenceraient. Guillaume pensa: "Les terres du patron vont rapporter cette année". L'année précédente, le propriétaire, Philippe Saint-Jean, avait souffert de voir son domaine lentement desséché par le manque de pluie. Qu'y pouvait-il? Désespéré, Il s'était enfermé au manoir pour se lamenter. Plus courageuse, Malvina, sa femme, avait prié pour deux. Tous les matins, elle montait à la messe au village. Guillaume l'y conduisait. Tous les matins, levé à l'aube, il attelait la Grise et astiquait les cuivres du boghey d'une main leste d'habitué.

Enfin, timide, réservée, la pluie arriva. Mais trop tard : les récoltes avaient été maigres.

Le blé, l'avoine, brûlés sur leurs tiges, le maïs couvert de poussière et de sable, tout annonçait une perte désastreuse. Le faible Philippe n'en finissait plus de se lamenter. Mais l'épouse fidèle, plus forte que son mari, l'encourageait à continuer malgré tout. Ils avaient beaucoup perdu, mais grâce au bon cœur et à la pitié de Malvina, le malheur ne les accablerait pas trop.

Guillaume s'affairait à étriller la Grise lorsque surgit tout à coup Ferdinand, le fils Saint-Jean.

- Salut Guillaume, qu'est-ce que tu fais?

À l'exemple de son père, l'adolescent s'enorgueillissait de tutoyer le palefrenier, pourtant beaucoup plus âgé. D'ailleurs cela ne gênait en rien le brave serviteur, qui s'amusait plutôt des manières juvéniles et de la familiarité du jeune maître.

Ferdinand était grand pour son âge, et il avait hérité de son père sa faible ossature.

Une tignasse rousse et frisée couronnait son visage illuminé par deux grands yeux rêveurs et une bouche riieuse.

- J'suis en train de faire des galettes, répondit Guillaume.

C'était devenu un jeu; Ferdinand posait une question tout en connaissant très bien la réponse et Guillaume, qui n'était pas dupe, entrait dans le jeu et répondait par quelque chose de tout à fait différent, ce qui les amusait beaucoup tous les deux. Parfois, lorsque le garçon manifestait le désir de rester en compagnie du serviteur, celui-ci s'ingéniait à aiguïser sa curiosité en lui enseignant les soins à prodiguer aux chevaux, puis l'entretien de l'étable. Car il n'aimait pas rester seul et sa passion pour les chevaux lui avait conservé un cœur d'enfant.

Ce matin-là, Guillaume avait donc entrepris d'expliquer au garçon les rudiments de l'étrillage, lorsqu'il s'interrompit et leva les yeux: Ferdinand ne l'écoutait plus. Il était à cent lieues de là; tourné vers la porte ouverte sur l'air piquant du matin, la main sur l'encolure de la jument, ses yeux fixes montraient qu'il s'était évadé dans un rêve d'enfant. Guillaume sourit: depuis quelque temps, il remarquait dans les yeux de son protégé un regard différent; il sentait que l'enfant grandissait et qu'il pensait parfois à autre chose qu'aux courses dans les bois avec la chienne Fofolle ou aux après-midis passés à rêvasser dans l'atelier paternel, le regard errant parmi les vieux outils.

- Comment elle s'appelle?... risqua Guillaume.

Le jeune homme sursauta:

- Hein? Qu'est-ce que tu veux dire, Guillaume?...

Le serviteur sourit, silencieux: il savait. Gêné, le garçon tourna les talons et sortit vivement. L'air vif du dehors le gifla et il s'empressa de rentrer. Fureteur, il alla à la cuisine, ouvrit la porte et se glissa à l'intérieur. Il aimait écouter le couple qui faisait la popote, et ainsi surprendre quelque secret mirobolant. Pour l'heure, Maria s'affairait dans la salle à manger. On percevait le tintement de la vaisselle à travers le grincement de la berçante où dormait Mémé, la mère de Philippe. Renaud, l'époux de Maria et valet de chambre de la famille St-Jean, ouvrant prestement la porte du four du poêle, surveillait la cuisson d'une gélinotte dont le fumet chatouillait déjà agréablement les narines de Ferdinand.

Maria entra dans la cuisine en coup de vent. Se dirigeant vers la huche où attendait la pâte qui deviendrait le bon pain d'habitant sous ses mains expertes, elle lança:

- Renaud, badigeonne donc la peau d'la gélinotte avec la sauce au beurre. Tu sais, j'cré bien que le Ferdinand a les yeux sur la Marie-Anne, la fille de la veuve Boisvert.

Ferdinand avait sursauté: comment les serviteurs pouvaient-ils savoir? Car c'était bien vrai. Cela faisait déjà trois dimanches qu'il remarquait la jolie Marie-Anne, blanche et lumineuse comme la neige des bois, accrochée au bras de sa mère, montant gracieusement les marches de la petite église du village. Il se permettait alors le rêve défendu de se voir, lui, au bras de cette jeune fleur printanière au visage délicat et aux mains de fée.

Ferdinand se glissa dehors sans bruit. Il erra quelque temps dans la neige, traînant les pieds, faisant le tour du manoir, puis revint à l'étable. Guillaume n'était plus là. Il regarda quelques instants la Grise, ses beaux grands yeux doux et tristes, son encolure courbée, son dos fatigué, puis s'éloigna vers la maison.

Quand il entra dans la salle à dîner, tous étaient déjà attablés. Philippe récita le Bénédicité puis Maria, aidée de Renaud, servit la gélinotte garnie de légumes appétissants et le pain d'habitant. Chacun festoya en devisant gaiement jusqu'à ce que Philippe remarque l'air absent de son fils.

- Alors, Ferdinand, c'est pas à ton goût? Qu'est-ce qui ne va pas?...

Sans un mot, le garçon se mit à manger, du bout des dents. Le père le lorgna un instant, pensivement, puis se remit au travail, s'appliquant à bien dépouiller de leur chair délicate les os de la volaille, puis requérant l'office de Renaud pour les rompre afin d'en goûter la vivifiante moelle. Puis on passa au dessert, et chacun trempa dans l'assiette de sirop, trônant au centre de la table, sa miche de bon pain frais. Le vieil Édouard, mari de la Mémé, entretenait Ferdinand de sa grande passion, la botanique, croyant que son petit-fils l'écoutait. Mais celui-ci errait en cette heure, bien loin des lycopes ou de l'herbe Saint-Jean...

Après le dîner, chacun retourna à ses affaires. Passant au salon pour fumer un instant une bonne pipée, au creux de son fauteuil préféré, Philippe fut rejoint par sa femme.

- Tu crois pas que tu devrais parler de certaines choses à ton fils? Je crois qu'il est grand temps!

Philippe baissa les yeux et prit le temps d'allumer consciencieusement sa pipe avant de jeter négligemment:

- J'y songerai.

Prudente, Malvina n'insista pas.

Début mai, on ensemença. La terre, réveillée par le soleil, s'offrait amoureusement, tentante, provocante et le fer de la charrue s'y enfonçait sans effort. Ferdinand avait amorcé, avec l'accord réservé de ses

parents, une série de visites chez Marie-Anne, son aimée. Il lui fit sa cour régulièrement chaque samedi soir, parfois seul avec elle au salon de sa mère, parfois dans le tourbillon enivrant de la veillée de danse chez un voisin recevant.

Au salon de la veuve Boisvert, chaque fois que le jeune homme assis sur son divan faisait mine de s'approcher de sa fille pour lui prendre les mains, celle-ci, installée en face sur sa berçante, se dérhumait bruyamment, coupant court aux élans enflammés de Ferdinand. À dix heures tapantes, elle se levait et allait ajuster l'horloge grand-père, signifiant au garçon par ce geste qu'il était temps de rentrer chez lui. Le onzième jour du mois fut une dure épreuve pour lui. L'avant-veille, il avait fait la grande demande à la jolie Marie-Anne et celle-ci avait accepté, le rendant fou de joie! Mais maintenant, il lui fallait convaincre la mère de sa bien-aimée et c'était une autre paire de manches!

Ce jour donc, se rendant chez sa future, bien assis au fond du boghey comme un jeune prince allant voir sa belle, il s'entretint tout au long du chemin de choses et d'autres avec Guillaume, répondant distraitement aux remarques du palefrenier à propos du toit de la grange à consolider ou de la mort du charron. Son esprit était ailleurs. Il tentait de rassembler dans son cerveau survolté les phrases idéales qu'il avait concoctées, au petit matin, pour amadouer la veuve et la convaincre qu'il était un bon parti.

Quand il arriva à la petite maison de bois, il était si distrait qu'en descendant de la voiture il mit le pied dans une flaque d'eau. Cet incident malencontreux eut pour effet de le calmer un peu cependant. Tandis que le fidèle Guillaume réparait de son mieux les dégâts, il jeta un œil alentour, constatant, soulagé, que personne n'avait remarqué sa maladresse.

Ayant remercié Guillaume et prié de l'attendre, il se dirigea vers la petite maison, d'un pas qu'il voulait dégagé. La veuve Boisvert l'accueillit plutôt froidement, si bien qu'il en oublia d'un coup toutes les belles phrases qu'il avait préparées. Mais finalement il en vint à bout et, ayant énuméré à la veuve les biens qui deviendraient siens à la mort de son père, il remporta le dernier "round" sans trop de mal.

Madame Boisvert appela alors sa fille, qui se promenait au jardin, anxieuse. Celle-ci accourut et, devant les deux jouvenceaux abasourdis, elle donna son accord à leur union. C'est un Ferdinand tout neuf, un homme, qui alla annoncer à ses parents ses fiançailles officielles avec Marie-Anne Boisvert et la date choisie pour le mariage, le 24 juin prochain.

La date fixée, les préparatifs commencèrent. Entre temps, Ferdinand sut gagner l'affection du vieux grand-père de sa fiancée, Ulysse Boisvert, qui s'avéra être un grand-papa gâteau de première force!

Et le grand jour arriva: le 24 juin de bonne heure fut célébré le mariage. Malvina avait revêtu sa plus belle robe et Philippe était sur son trente-et-un. Après la cérémonie, toute la famille se dirigea vers le manoir des St-Jean où avait lieu le banquet de noces. Ferdinand et sa bien-aimée prirent place au centre de la grande table; à leurs côtés, les parents et grands-parents St-Jean, la veuve Boisvert, Monsieur le Curé, et le grand-père de Marie-Anne, accompagné d'une jeune femme qu'il courtisait depuis peu.

Marie-Anne, qui paraissait plus pâle encore dans sa robe immaculée et Ferdinand, encore pénétré des douces paroles de Monsieur le Curé, à l'église, se tenaient la main, heureux. Philippe, engoncé dans son col dur et sa veste empesée, semblait soucieux. Il songeait que le temps n'était pas souvent à la pluie, et que peut-être sa terre en souffrirait encore cette année. Mais Malvina, elle, se montrait satisfaite de la tournure des événements, son grand garçon déjà "casé" à dix-huit ans, elle entrevoyait à l'horizon une longue lignée de descendants.

Madame Boisvert se voyait soudain privée d'une aide précieuse à la cuisine et au ménage, mais en revanche, son jeune gendre apportait à sa fille la sécurité et le confort du manoir ancestral où ils vivraient

tous deux dorénavant. Mémé St-Jean fit remarquer à son vieux que c'était bien heureux qu'un St-Jean se marie le jour de la fête de son saint patron: cela attirerait sûrement le bonheur sur le couple.

Dans la clairière où avait lieu le banquet, juste en face du manoir, Maria et Renaud avaient monté une table merveilleuse. Chacun put festoyer et jaser plusieurs heures en bonne compagnie. Les mariés durent plusieurs fois poser leur fourchette pour s'embrasser, satisfaisant aux demandes répétées des assistants. Plus d'une anecdote fut racontée et quelques chansons de gentille moquerie entonnées. Avant le dessert eut lieu le lancer du bouquet, qui attira soudain derrière Marie-Anne toutes les jeunes filles de la fête!

Plus loin, un jeune couple faisait la promenade, bras-dessus, bras-dessous dans le petit verger de la propriété. Près du kiosque, on apercevait Guillaume dans son "coat à queue" qui tentait d'inculquer quelque tour d'adresse à la chienne Fofolle. Ainsi s'acheva, dans la douce quiétude et l'allégresse de cette grande fête québécoise, la première journée de vrai bonheur pour les nouveaux mariés.

Michel Grant

Les deux chandelles éteintes

-Jean-Marc?

-Oui.

-As-tu quelque chose demain soir?

-Non, rien de particulier. Pourquoi?

-Je dois aller porter ma souffleuse à Saint-Romuald, chez Gilles Lemelin, et j'aurais besoin d'un coup de main.

À chaque fois que Maurice, mon frère aîné, me demandait un service ou désirait que je l'accompagne quelque part, je lui disais oui. Souvent, ça me faisait faire une découverte, ça me faisait vivre une expérience intéressante ou parfois, ça me faisait passer quelques frissons, dans les deux sens du terme.

Un ami serviable

Lorsqu'il avait un problème à solutionner, une réparation à faire réaliser à moindre coût, Maurice avait toujours un *chum* ou une connaissance en mesure de régler son problème.

Gilles Lemelin était l'un de ceux-là. Vendeur chez Antoine Bernier Inc., il m'apparaissait être un individu amical, entreprenant et débrouillard. L'idée de me rendre chez lui, sur la Rive-Sud, avec Maurice, me plaisait.

À l'heure convenue, je me suis donc retrouvé chez mon frère, à Charlesbourg, un soir d'hiver de 1968.

Un transport particulier

-J'espère que t'es bien habillé. Ça s'ra pas chaud.

-Oui. J'ai mes bottes de loup marin, un gros gilet de laine, et mon *coat* est très hermétique.

J'avais toujours ma tuque et une paire de gants dans mes poches; je les enfilai aussitôt. Mais je me demandais pourquoi mon frangin m'avait fait cette remarque. Il ne faisait pourtant pas si froid.

Maurice avait reculé sa Cougar 1967 sous le *carport*; sa remorque à skidoo était attachée à l'arrière. Il approcha la souffleuse à neige.

-Es-tu bon pour prendre ton bord? On va l'embarquer.

Bien accroupi comme Maurice, je m'assurai d'avoir une bonne prise et celui-ci compta :

-Un, deux, trois, hop!

En quelques secondes, la souffleuse, qui avait presque rendu son dernier souffle, s'était retrouvée sur la surface plane du *trailer*, un peu comme un patient qu'on transfère d'une civière à son lit d'hôpital. Mais, même si ce patient semblait plus dans le coma que dans une phase d'agitation excessive, il valait mieux l'attacher. On enroula donc une corde, que l'on noua fermement autour de la souffleuse, afin que celle-ci ne bouge pas pendant le voyage. À la fin, Maurice examina son installation; il semblait incertain.

-Je ne suis pas sûr que ça va être assez solide. Je voudrais que tu t'assoies sur le *trailer* et que tu tiennes la souffleuse pendant le parcours. Ce serait plus prudent. Si jamais il y a quelque chose qui cloche, tu pourras me crier.

Je trouvais cette solution un peu insolite. Était-ce légal? Était-ce sécuritaire ou plutôt le contraire? Non sécuritaire pour le passager, mais plus sécuritaire pour l'équipement et le public peut-être. Je me fiais à Maurice. Et ceci me ferait vivre une expérience que je me plairais probablement à raconter un jour.

Nous partîmes lentement, le véhicule faisant une pause « presque complète » aux arrêts obligatoires. Tout fonctionnait bien jusqu'à présent. Je me sentais bizarre et j'appréhendais la réaction des conducteurs des autres véhicules que l'on croiserait. Heureusement, il commençait à faire noir de sorte que je passais presque inaperçu. Je m'en faisais peut-être pour rien. On prit la direction du boulevard Charest Ouest. C'était frisquet, mais je n'avais pas froid. Avant d'emprunter cette artère plus achalandée, Maurice ralentit et se stationna en bordure du chemin. Il débarqua et s'approcha de moi.

-Ça va bien?

-Oui.

J'étais content que Maurice se préoccupe de mon confort, à tout le moins de ma sécurité.

-J'ai un autre petit problème. J'ai vérifié le système électrique tout à l'heure et le feu arrière gauche ne fonctionne pas. Mais j'ai une idée. Sur ce, il se dirigea vers le coffre du véhicule.

Tel que je connaissais mon frère, il avait pensé à une solution.

Ce dernier revint avec une fusée routière d'urgence qu'il fixa au coin arrière du *trailer*. Il frotta une allumette et l'approcha du dispositif lumineux temporaire qui se mit à scintiller, répandant des débris de matière ignée ça et là. Maurice décolla et notre semblant de caravane s'inséra dans le flot de véhicules qui filaient à toute allure sur le boulevard Charest.

Le point de mire

Ma situation commença alors à devenir plus rocambolesque. La voiture avait pris de la vitesse. J'avais l'impression que Maurice avait oublié qu'en plus de la souffleuse, il transportait un humain à l'arrière. J'étais de plus en plus mal à l'aise. Si au départ, le regard des conducteurs que l'on croisait se faisait discret, la fusée routière scintillante attirait dorénavant tous les yeux vers moi. Depuis qu'on roulait sur la grande route, les véhicules nous suivaient ou nous dépassaient, trop

lentement à mon goût. Je devenais le point de mire. J'aurais voulu me retrouver à l'abri des regards interrogateurs, caché sous une couverture de laine. Mais au contraire, je me sentais comme exposé sur un char allégorique perdu dans la circulation. Un genre de saint Jean-Baptiste en bottes de mouton, habillé chaudement, heureusement.

Au bout de cinq minutes, la fusée s'est éteinte. À vrai dire, la solution n'était pas à point. Mais au moins, ça empêchait d'attirer l'attention sur l'allure de chandelles éteintes que la fusée et moi étions devenus. Je me consolais en pensant, de façon sarcastique, que l'idée de la fusée confirmait peut-être la présence d'une autre lumière éteinte à l'intérieur du véhicule.

On franchissait maintenant le pont de Québec. Le vent s'était levé. Il me semble que j'entendais des sirènes et que je voyais des voitures de police partout. J'en avais des frissons. Je commençais à être transi. J'imaginai la rougeur de mes joues et je me demandais si c'était une conséquence de la peur d'être pris en défaut par la police, de l'œil interrogateur des automobilistes ou du froid qui sévissait. À chaque soubresaut, la souffleuse, à laquelle je me tenais fermement, se déplaçait légèrement. J'avais hâte qu'on arrive. Je craignais qu'on se fasse intercepter, que les cordes lâchent.

Opération réussie

Une fois le pont traversé, la voiture entama la grande boucle qui dirigeait la circulation vers la route du fleuve. L'auto ralentit graduellement. Je sentis le vent se calmer. J'aperçus de dos une affiche que je vis s'éloigner rapidement; c'était sûrement l'annonce de bienvenue de la ville de Saint-Romuald. Puis, nous empruntâmes des petites rues secondaires qui nous amenèrent à notre destination. Ma mission était accomplie. Nous nous étions rendus sans incident. Il me restait une formalité, soit aider Maurice à descendre la souffleuse, mais Gilles Lemelin, qui nous attendait, était déjà sorti pour nous aider.

Jean-Marc Labbé

Les grandes marées

L'air de rien, cela fait déjà plus de dix ans que je vous reviens, année après année, avec un texte rempli de mes mots (maux). Je ne voudrais manquer ce rendez-vous ponctuel pour rien au monde. Il me permet de m'asseoir afin de vous transmettre des écrits tantôt fictifs, tantôt réels. Il me donne l'occasion de vous communiquer ma vision des choses.

Comme cet exercice se répète, il arrive que je me questionne longuement avant de trouver un sujet qui pourrait *nous* intéresser.

Je vous ai déjà écrit, je crois, que mon père adorait philosopher. Entre deux voyages de foin ou après une longue journée de « grosse ouvrage », rien ne lui plaisait plus que de nous raconter les leçons que les saisons et les animaux lui servaient. De l'observation des phénomènes naturels, il tirait un enseignement qui l'aidait à mieux comprendre la vie.

J'ose espérer retenir un peu de lui. Et puis un jour à Rimouski, en admirant le ressac de la mer lors des grandes marées, je vis deux coquillages rejetés sur la plage. L'un, de couleur rosée, revêtait une robe lustrée et lisse, l'autre, tout rabougri et grisâtre, portait des éraflures et des cassures. Je ne pus m'empêcher de comparer ces deux mollusques et de préférer le sort du premier.



L'idée me vint ensuite que le deuxième a connu aussi sûrement des jours meilleurs et qu'il ne fallait jamais juger, ni comparer. Je compris alors ce qui fascinait tant mon père. Cette analogie me tomba dessus comme une foudroyante illumination. La comparaison nous oblige à établir un jugement et tout jugement nous revient immanquablement, telle une vague.

Oubliez le karma. Nous nous créons nous-mêmes notre paradis ou notre enfer. Notre attitude, face aux événements de la vie et envers les êtres, en trace une première esquisse. Même si nos pensées ne nous définissent pas, elles précèdent nos actions. Ce sont nos gestes qui le font. Devenons maîtres, devenons pleinement conscients et responsables de ces dernières.

Arrêtons de nous piéger en jugeant. Inévitablement, ces pensées vont nous revenir « en pleine face ». Nous avons tous un jour entendu (ou même dit) : « Moi, je n'élèverai pas mon enfant de cette façon » ; « Moi, je ferais cela autrement. » ; « Ça n'a pas de bon sens ce qu'elle a dit... »

Jusqu'au jour où notre propre enfant réagit de la même façon; jusqu'au jour où le miroir nous retourne notre propre reflet des plus imparfait.

Nous avons tous vécu sous diverses influences. Nos parents, nos conjoints, nos amis, nos concitoyens, notre religion (ou pas), notre travail, notre époque ont rempli nos bagages de valeurs, de liens, de croyances diverses. Le temps passe et les courants de pensée changent. L'ouverture à la diversité à tous niveaux fait de plus en plus d'adeptes, heureusement. Cette nouvelle vague revigorante nous submerge actuellement.

Ne soyons pas surpris d'être assaillis à l'occasion par des relents de notre passé. Ne nous condamnons pas, ne nous jugeons pas nous-mêmes trop sévèrement. Rectifions le tout simplement. Soyons actifs et non réactifs.

Et que dire des paroles et des écrits qui proviennent de nos pensées? Soyons vigilants. D'un simple mot, on peut aider un enfant à découvrir sa voie ou encore étouffer un talent merveilleux qui ne demandait qu'à être nourri. D'un simple mot, on peut embellir la journée de quelqu'un.

N'oublions pas que se tromper, nous donne une bonne occasion d'apprendre. Se laisser paralyser par la peur de l'erreur nous empêche de vivre pleinement. Il faut continuer d'avancer, humblement.

Au fil du temps, au fil de l'eau, nous naviguons. Par grand vent, il faut prendre garde à la voilure. Il faut faire profil bas. Cependant, nous ne devons pas craindre le vent, car sans lui, sans la résistance de la voile sur ce dernier, notre bateau ne pourrait avancer.



Nous sommes des humains qui vivons une équipée terrestre (et aquatique) plus ou moins longue. Nous avons le choix de trouver des outils positifs pour nous aider à faire le plus merveilleux des voyages ou encore d'agir en victime. Une chose reste certaine : cultiver le négatif, n'a jamais contribué à adoucir le voyage de personne. Qu'en pensez-vous?

Oh là! On se calme tout de suite! Je sais très bien que les gens de notre époque détestent tout ce qui ressemble à la morale. Je ne traite pas ici du bien ou du mal, mais plutôt d'une façon de vivre qui peut nous aider à nous sentir plus heureux, plus sereins.

Voilà! J'ai fini. J'ose espérer vous avoir touchés, sinon amusés quelque peu. La vie, la nature, nos congénères nous donnent de grandes leçons. Il existe aussi un nombre incalculable de bons livres de croissance personnelle ainsi que des « coachs de vie » inspirants qui ne demandent qu'à nous aider.

Apprenons à rester ouverts, prêts à recevoir ces enseignements merveilleux qui nous feront cheminer encore et encore.

Je n'en reviens pas. C'est fou ce qu'une simple marée peut nous transmettre!

À l'an prochain.

Renée Guay



L'hiver

L'hiver gèle ma poésie. Il fait si froid dans mes veines. Le soleil a beau pénétrer par ma fenêtre. Je n'en peux plus.

J'ai beau essayer de dire qu'il finira un jour. Rien n'y fait.

Je rêve déambuler les pistes de ski de fond, d'une ballade en raquettes dans la forêt, d'une simple marche au dépanneur du coin Pilou, rien n'y fait non plus.

Ma mobilité est réduite, je dois m'y accommoder.

Mais les journées sont longues et sans couleurs.

Le tapis de neige de l'hiver se noircit avec le calcium des engins de la ville. Il se noircit de jour en jour, comme mon âme en tristesse.

Je n'ai jamais, je crois, élaboré un texte, de cette façon, dissimulant sans doute mon chagrin et mon ennui.

Mais cette fois-ci, je me livre au grand jour. Pas de cachettes, seulement l'ennui qui m'habite et engourdit tout mon être.

J'ai trouvé une mince consolation me retourner vers ces émissions qui m'ont fait rêver par le passé : *Cormoran*,

Le Temps d'une paix, Les Filles de Caleb...

Dans ces moments-là mon âme prend un léger répit, mais pour si peu de temps.

Il m'est arrivé cette semaine, un événement qui m'a bouleversée. J'étais dans l'incapacité de me relever de mon fauteuil où j'étais assise me prouvant encore ma mobilité réduite. J'ai tellement pleuré. Heureusement deux anges sont venus à mon secours. Merci à Dieu qu'ils existent.

Ce texte se veut un partage et prouve qu'à l'intérieur de chacun de nous un combat se livre à sa manière.

Ouf! Ça m'a fait du bien de le partager. Merci.

Yolande St-Hilaire

Merveilleux

Même sans soleil, les érables ont fait la fête toute la nuit. Si bien qu'elles ont rempli le bassin à pleine capacité au grand bonheur du producteur.

Quel miracle que le printemps n'oublie jamais de revenir et se laisse désirer!

Et si le soleil pouvait danser aujourd'hui. Je crois bien que ce serait une fête royale!

Mon cœur est à la fête et me fait oublier pour un moment la grisaille de l'hiver.

La nature a toujours été mon réconfort et si j'ajoute le printemps c'est une magie indescriptible.

Mon cœur est gonflé de bonheur! MERVEILLEUX printemps comme je t'aime!

Comment peut-on imaginer que chaque goutte de cette eau magique se transformer en ce succulent sirop et tous ces produits qui dansent autour : bonbons, tire, sucre d'érable...

Même les larmes du ciel ne peuvent atténuer le bonheur des érables qui reprennent vie!

Toute ma poésie s'agite! Mais même mes mots sont affolés.

Et la bouilleuse ronronnera de bonheur!

Un autre printemps d'amour marquera le début de l'année 2019.

Le succès ira droit au cœur de mon homme à moi! Bravo à toi pour ta persévérance, ta patience, ton affection de la nature!

Je suis si fière de toi et même dans les pires moments, tu ne perds pas courage. Tu ne baisses jamais les bras!

Et maintenant, allons à la cabane pour goûter au bon sirop d'érable!!!

Yolande St-Hilaire

Mot

Une farandole de mots se dessinait dans le ciel. Quel bonheur! Je retrouvais enfin mes mots d'amour!

Ils me manquaient tellement. Mais est-ce que je pourrai faire danser tous mes mots d'amour?

Certains s'étaient cachés tellement loin à l'intérieur de moi. Un malaise s'était installé et certains mots s'étaient complètement effacés.

Je voyais comme un serpent, les mots TENDRESSE, AMOUR, AMITIÉ danser dans le ciel. Ils tourbillonnaient et leur bonheur grandissait au fil du temps.

Les mots JE T'AIME se greffaient à la farandole. Oui quel bonheur de les sentir à nouveau!

La solitude s'empare de moi lorsque ma farandole me délaisse.

J'ai tellement besoin de tendresse, d'amour, d'amitié.

Ne m'abandonnez pas chers mots. Mon cœur est vide sans vous!

Très bientôt, nous sentirons les parfums du printemps et enfin nous verrons disparaître ces immenses bancs de neige qui n'attendent que le soleil pour enfin disparaître à notre regard.

J'ai la larme à l'œil. Aujourd'hui, je me suis enfermée avec vous, chers mots, pour vous retrouver et la magie s'est opérée.

Et voilà dans mon âme et mon cœur mes mots font la tête. Quel soulagement de bonheur!

Mon cœur fait un bond à l'odeur du sirop d'érable...magique printemps! Tout renaît avec toi!
Même les mots les plus endormis!

Je suis si fébrile d'avoir retrouvé mes mots...que même assise, je me sens debout, que même en
me voyant marcher, je cours!

Merci au cœur d'une amie qui a redonné l'espoir à mon cœur en naufrage et j'ai retrouvé enfin
ces chers mots.

Restez avec moi chers mots. La douceur m'habite....

Yolande St-Hilaire



Rouge, jaune, bleu...

Quand j'ai commencé l'école, nos couleurs étaient très limitées. On pouvait les compter sur les doigts de nos deux mains. Elles étaient sans nuance. Toutes simples. Tout simplement, rouge, jaune, bleu, vert, orange, violet, brun, gris, noir et blanc (même si ces deux dernières ne devraient pas en faire partie).

J'ai toujours été fascinée par les couleurs.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours vu les gens de couleurs différentes. Et je ne parle pas de la peau.

Moi, à la naissance, ma grande mère avait dit que je serais grise, un gris foncé. Parce que je suis née durant un orage électrique.

Pourtant j'étais jaune, j'ai fait une jaunisse. Je suis restée jaune pendant un bon bout de temps, je faisais pipi au lit. Et j'ai fini par avoir aussi les yeux jaunes, à force d'avoir au petit matin de l'eau dans le visage, du tuyau de douche en caoutchouc jaune. Je me sentais et me voyais vraiment jaune.

Et je suis devenue brune. Brune comme la terre chauffée au soleil.

Verte. Verte comme l'herbe tendre sur laquelle j'aimais bien m'étendre.

Et bleue. Bleue de ce ciel que je prenais plaisir à m'imprégner, couchée sur l'herbe verte, au point où je craignais d'y tomber. Ce qui fait que j'avais compris le sens de la gravité bien avant que l'on m'enseigne qu'elle existait.

Et mon brun s'est transformé en beige. Beiges comme ces collants trop chauds, et parfois trop longs, que nous devions garder jusqu'à la fin des classes pour ne pas que les garçons voient nos petites culottes. Et que, au grand désespoir de ma mère, j'ai percés aux genoux trop souvent.

Mon bleu a tourné au bleu-gris et puis s'est mélangé à mon vert pour être...uniforme.

Mais tout au fond, j'étais rouge. Rouge comme la fascinante lumière qui s'infiltrait dans la tige de mon premier miroir.

Rouge comme ces cerises âpres à grappes.

Rouge comme les chaudes braises de la fournaise.

Rouge comme ce feu bouillonnant dans mes veines qui m'empêchait de rester en place.

Et, les personnes grises qui devaient m'instruire sur la vie voulaient que je sois beige. Beige comme mes collants. Beige comme tous les autres.

Le rouge finissait toujours par ressortir du beige. Quand je déchirais mes collants et que je m'écorchais les genoux. Mais surtout parce que je ne voulais pas être comme les autres, je ne

voulais pas être beige. Et je n'étais pas la seule. Il y avait des vrais beiges. Mais je voyais bien les jaunes, bleus, verts et rouges comme moi. Les grandes grises les voyaient aussi et elles n'aimaient pas ça.

Elles ont travaillé fort pour que nous soyons tous beiges. Et moi, j'ai travaillé très fort pour afficher mon rouge.

Mon rouge, vif à ces heures, flamboyant à d'autres et parfois plus pâle, transparent.

Mon rouge a bien failli se perdre dans la nuit, tel un phare très, très loin. Mais comme un tison qui refuse de s'éteindre, il a repris de la vigueur.

Mon rouge a appris à contrôler ses ardeurs pour conserver son intensité.

Mon rouge est encore bien vivant. Sa teinte est plus riche. Il a su s'affirmer et prendre sa place, sa vraie couleur.

Encore aujourd'hui, je vois des couleurs plus vieilles vouloir que les couleurs fraîchement écloses soient comme elles, comme elles le souhaiteraient.

Laissons toutes ces merveilleuses nouvelles couleurs, être elles-mêmes et nous surprendre. Aidons-les plutôt à ajuster leurs nuances selon les circonstances.

Comme moi, soyons émerveillés par cette immense palette qui se présente devant nous.

Et vous, de quelle couleur êtes-vous réellement?

Guylène Couette

